Le septième Congrès du Comité flamand de France à Cassel

La remise du diplôme de docteur « honoris causa » de l'Université de Louvain à M. le chanoine Looten

La deuxième journée du Congrès flamand qui s'est déroulé à Cassel, a été principalement consacrée à célébrer le jubilé de M. le chanoine Looten, l'éminent président du Comité flamand de France, doyen de la Faculté catholique des Lettres de Lille.

La journée a débuté par une messe d'actions de grâces célébrée par le jubilaire en l'église Notre-Dame de la Crypte.

A 9 h. 15, le vaste vaisseau est rempli d'une foule d'amis qui s'associent aux prières de l'officiant. Au premier rang, outre tous les congressistes, on note la présence de MM. Faure et Bergerot, députés, et Massells, maire. Un chœur de séminaristes exécute les chants liturgiques, accompagnés à l'orgue par M. Prudent Pruvost. A l'Evangile, M. l'abbé Damman, doyen, monte en chaire et adresse en flamand des souhaits de bienvenue aux congressistes et à M. le chanoine Looten d'émouvantes félicitations.

A TRAVERS LA VILLE

Puis, les membres du « Vlaamsch Verbond », sous la conduite de M. Dewaele, secrétaire des Amis de Cassel, se rendirent au quartier de l'Ysel pour visiter les moulins à huile de M. Achille Folken, l'un des derniers survivants de la couronne des moulins à vent de Cassel. Les visiteurs écoutèrent avec le plus vif intérêt les explications données par M. Folken qui fit lui-même les honneurs de son moulin. Les congressistes montèrent ensuite à la terrasse du château où est élevé le monument au maréchal Foch, au pied duquel Mlle Jeanne Vandamme déposa, au nom de tous, une magnifique gerbe de fleurs.

LA TROISIÈME SÉANCE DE TRAVAIL

La troisième séance de travail du Congrès est ouverte à 10 h., sous la présidence de M. le chanoine Looten qui salue les orateurs, MM. Charles Brun et le marquis de l'Estourbeillon.

M. Charles Brun, majoral du Félibrige, président des Amis de la terre d'Oc', fondateur des Amis de Cassel, apporte le salut du Midi et souligne la leçon qui se dégage de la vie de Mistral. Il montre la continuité, le caractère pratique de son effort; la création du Musée du Terroir à Arles, le travail d'épuration de la langue, l'élaboration d'une méthode d'action, la conscience de la solidarité de toute la terre d'Oc du Limousin à Nice, de la France entière.

L'orateur fait l'éloge de la collaboration des diverses provinces et conclut en prouvant que le régionalisme rajeunira la France.

Après l'exécution en l'honneur de M. Charles Brun, le fameux hymne provençal « La Coupo Santo », M. le marquis de l'Estourbeillon, ancien député du Morbihan, président de l'Union Régionaliste Bretonne, salue la Flandre, province sœur, et fait l'historique du mouvement breton. Le chant « Bro Coz » est chanté en l'honneur de M. de l'Estourbeillon et la séance est levée.

LE BANQUET

Les congressistes se retrouvent quelques instants plus tard à l'Hôtel familial Debeere-Lorigny, en un banquet offert à M. le chanoine Looten. Celui-ci préside la table d'honneur entouré de MM. Masselis et l'abbé Damman.

On remarque en outre la présence de M. Justin Blanckaert, M. Charles Brun, M. le Marquis de l'Estourbeillon, M. Louis Delepoulle, président des « Amis de Lille », M. Paul Verschave, directeur de l'école de journalisme de Lille, M. le chanoine Detrez, M. l'abbé Despicht, Madame de la Chapelle, Mademoiselle Vandamme, MM. A. Fichelroulle, J. Dewaele.

Au dessert, après plusieurs toasts portés par MM. Favereau, secrétaire général du Comité flamand; l'abbé Janssens; Van Hoyweghen, au nom du Cercle des Amis flamands de Roubaix; et de Rudder, docteur ès-lettres, M. Charles Brun, président de la Fédération régionaliste de France, fait un magnifique éloge de M. le chanoine Looten, qui incarne admirablement la Flandre après l'avoir traduite comme Mistral a traduit la Provence.

M. Louis Delepoulle rend hommage, au nom des Lillois, aux travaux de M. le chanoine Looten pour sa petite patrie et lui remet la plaquette d'honneur des « Amis de Lille ».

M. Mabille de Poncheville, au nom des lettres françaises, salue le vénéré jubilaire en un poème plein de délicatesse.

M. l'abbé Despicht, après avoir déclamé en vers flamands une poésie de circonstance, donne lecture du diplôme latin envoyé par Mgr Ladeuze, recteur magnifique de l'Université de Louvain, pour annoncer à M. le chanoine Looten sa nomination au grade de docteur « honoris causa » de cette université, en reconnaissance pour ses travaux scientifiques sur la Flandre et de sa participation à la défense de la civilisation flamande.

Un groupe de chanteurs bénévoles exécuta ensuite une cantate spécialement composée en l'honneur de M. le chanoine Looten, par M. l'abbé Janssens pour les paroles et par M. César Bourgeois, sous-chef de la Musique de la Garde Républicaine, pour la musique.

M. le chanoine Looten remercie toutes les personnalités qui lui ont témoigné de la sympathie à l'occasion de son triple jubilé. Il se félicite que Cassel, ce magnifique joyau de la France, ce nid de souvenirs historiques, qui depuis César jusqu'à Foch a été témoin de tant de gloire, ait été choisi comme siège de ces fêtes jubilaires. L'orateur se défend d'avoir fait pour la Flandre autre chose que son devoir de fils aimant et dévoué. « C'est à elle, dit-il, que par delà le fils, vont aujourd'hui vos hommages; je lui offre tout ce que vos cœurs généreux vous ont inspiré à mon égard. »

Le banquet prend fin alors aux accents enthousiastes du « Lion de Flandre » chanté par l'assistance.

LA MATINÉE LITTÉRAIRE & MUSICALE

Les congressistes se rendent à l'Hôtel-de-Ville où M. l'abbé Janssens, devant plusieurs centaines d'auditeurs, a donné une conférence sur le poète flamand Guide Gezelle, né à Bruges en 1830.

Sa causerie était entrecoupée de récitations et de chants en flamand dont l'harmonie frappa vivement l'auditoire.

A la fin de la réunion, M. le chanoine Looten qui présidait, a tiré la leçon de la vie du poète : leçon de conviction, de confiance et de persévérance dont ses auditeurs se sont promis de profiter.

Le discours de M. Tardieu à Nancy

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Nouvelle également s'affirme la méthode financière que nous défendrons devant les Chambres. En dépit de la tradition et de fortes pressions, nous avons écarté l'emprunt, moyen responsable de l'inachèvement des plans précédents. Nous l'avons écarté pour poursuivre sans faiblesse l'œuvre d'assainissement, résolus que nous étions à ne pas amortir d'une main, en empruntant de l'autre, à ne pas recommencer l'histoire de l'ancienne Caisse d'amortissement de 1866-1871 qui nous a laissés avec une dette accrue et à n'engager l'Etat que dans la mesure où sa trésorerie lui fournit des avoirs disponibles et liquides. Ainsi conçu ce plan paraît répondre à ce qu'exige notre situation et à ce que le monde du travail attend d'un regain d'activité des entreprises.

Nous ne nous bornerons pas à construire des routes, des canaux et des ports. Nous nous souviendrons avec Voltaire que ce n'est point l'argent qui enrichit un royaume, mais l'esprit qui dirige le travail, et qu'au point où nous sommes de notre évolution nationale, c'est à la qualité plus qu'à la quantité que doit pour le bien-être de tous, tendre notre effort productif.

L'Etat, le patronat et le travail, cela même suffira-t-il? Nous ne le pensons point. Il faut aller plus loin et plus profondément dans la réforme des rapports entre l'Etat, le patronat et le travail. L'Etat ne doit pas se mêler de ce qui ne le regarde pas et ce n'est point dans votre région de liberté traditionnelle qu'on se sentira jamais porté aux aventures étatistes. Vous savez cependant que le plus souvent ces aventures sont nées soit de la carence, soit des abus de l'individualisme. Ainsi se précisent les trois traits du rôle d'arbitre de l'Etat: contrôle, régulation, animation.

Pour jouer ce rôle l'Etat ne dispose que de moyens limités. S'il sait s'en servir à temps, comme nous nous y sommes essayés depuis neuf mois, il peut réussir, aux heures critiques, à maintenir à la puissance économique française le rang qui lui appartient dans l'échelle de l'économie mondiale et à éviter les déséquilibres internes des diverses formes de la production, mais il ne peut pas faire plus.

C'est là une action exceptionnelle analogue, sinon identique, à celle du juge dans les conflits du droit privé. Cette action ne produira d'ailleurs son plein effet que si un état d'esprit nouveau, fait d'information et de sentiment, anime le monde du capital et celui du travail. Rénovation technique des industries par la recherche scientifique et la réduction du prix de revient, accords entre producteurs de même catégorie et entre industries complémentaires, développement des débouchés par l'organisation des ventes en commun, extension de la consommation par les salaires et par le crédit, voilà quelques-unes des voies où un patronat d'esprit moderne peut gagner les victoires prochaines.

Mais ces victoires ne seront fécondes que si des communications de plus en plus intimes et de plus en plus régulières s'établissent entre les organisations et entre les hommes et si se généralise cette morale des producteurs dont les saint Simon et les Proudhon avaient en la confuse intuition. L'enseignement professionnel en est la base, car lui seul, en qualifiant l'ouvrier, lui donnera le sens de sa valeur et de son utilité. Le machinisme remplace le manœuvre par un travailleur spécialisé. Il doit donc, s'il est bien compris, accroître la productivité et la dignité de l'ouvrier. Il devrait du même coup éclairer la solidarité qui associe les uns aux autres les divers éléments de la production et développer dans l'économie de masse la conscience individualiste. Il faut, en d'autres termes, créer assez de contacts pour que l'ouvrier cesse de se considérer comme une pièce non différenciée d'un mécanisme confié à la souveraine direction d'un maître. Il faut que le travailleur sache que la somme de ses défaillances peut compromettre le succès de l'ensemble, qu'il se sente lié avec son employeur au service d'intérêts généraux qui font le prix de leur double effort.

N'est-ce point d'ailleurs ici même et dans cette société industrielle de l'Est que l'importance du facteur humain et du facteur moral a été le plus fortement marqué? Par le sens élevé de coopération qui vous anime et vous unit, vous avez réalisé l'une des conditions essentielles de l'ascension des travailleurs vers un sort meilleur. Pour persévérer dans cette voie, l'appui des pouvoirs publics ne vous fera jamais défaut. Ce sera pour eux une troisième façon de servir la cause des ouvriers.

LES OUVRIERS ET LES IMPOTS

Ils le savent à la quotidienne, dont on parle rarement et on a raison. On vous considère trop comme citoyens, tantôt comme salariés, tantôt comme producteurs et c'est à ces trois titres qu'on vous protège. Mais on oublie généralement d'ajouter que vous êtes aussi des contribuables et à ce titre aussi dans ces deux catégories qui d'ailleurs n'en font qu'une, vous n'êtes pas défendus, ce qu'on aura réalisé aux trois autres titres perdra toute valeur d'efficacité et c'est pourquoi, devant l'heure sérieuse et réfléchi que vous êtes, je tiens à déclarer que le plus grand danger qui vous menace naturellement comme il menace tous les Français, c'est la progression continue des dépenses publiques et l'incorporation dans le prix de l'impôt qui les alimente. Le dernier budget d'Etat de l'avant-guerre s'élevait à cinq milliards. Celui de 1930 se monte à cinquante-deux. Ajoutez-y les ressources qui vont soit à la Caisse d'amortissement, soit aux budgets locaux. C'est soixante-dix milliards que nous coûtent chaque année les services publics et la dette viagère. Le quart du revenu national y passe. Un très grand nombre de revenus sont amputés de moitié par l'exigence du fisc.

Qu'il ait fallu en venir là pour sauver l'Etat et restaurer le pays, je le sais et je ne récrimine pas, mais l'heure a sonné de s'arrêter. **La France ne peut plus voir ses budgets augmenter d'année en année de cinq milliards.**

Plusieurs lois récentes se répercuteront sur les budgets prochains. **Il faut que ce soient les dernières et qu'on sache désormais que toute dépense nouvelle, même couverte par des taxes nouvelles, serait funeste à l'économie nationale, à l'épargne nationale, à la vie nationale. Protéger notre peuple contre ce danger, voilà le premier devoir de ses représentants.**

Pour assurer cette protection on a créé naguère, en face du pouvoir exécutif, le pouvoir parlementaire, mais il semble que, par suite de l'évolution des mœurs, les Chambres soient aujourd'hui moins propres à limiter les dépenses qu'à les augmenter. Dans le seul budget de 1930, l'augmentation due à leur initiative s'élève à quatre milliards. Soumises qu'elles sont en la personne de chacun de leurs membres à la pression d'organisations corporatives moins nombreuses, mais plus fortes que les masses inorganisées, les Chambres en viennent, avec la meilleure intention, à représenter des totaux d'intérêts individuels plutôt qu'un bloc d'intérêt général. **Les syndicats de dépensiers qui sont bien vivants, priment le syndicat des contribuables qui n'est que théorique et qui n'a jamais su d'ailleurs se donner le seul but qui devrait être sien, la limitation des dépenses.**

LA DÉFENSE DU CONSOMMATEUR

Pour organiser la défense du consommateur, il ne reste que deux ressources: l'énergie des gouvernements et l'éducation du public. Il est temps que la première, appuyée sur la seconde, s'engage à fond dans cette œuvre nécessaire, faute de quoi ni les lois sociales, ni les hauts salaires, ni la prospérité ne sauveraient le pays de la ruine où la surcharge fiscale l'aurait précipité.

J'ai voulu vous dire cela, qui est une vérité amère, parce que je vous sais de taille à l'entendre. Imposez à vos élus, de quelque opinion qu'ils soient, le respect de cette vérité et vous aurez bien travaillé pour vous-mêmes et pour la France. **Il y a une limite aux facultés contributives et cette limite est atteinte. On ne la dépasserait pas sans vouer aux pires désastres les travailleurs que l'implacable circuit du salaire, du dividende, de l'impôt et des prix associe à la sauvegarde de l'intérêt général.**

Je me félicite d'avoir été votre hôte, de vous avoir retrouvés tels que je vous connaissais, probes, forts et patriotes, ne concevant la politique sociale ni comme un élan de charité, ni comme un cri de guerre civile, mesurant l'obstacle, l'abordant de front, étrangers à l'illusion comme au découragement.

Ouvriers de nos marches lorraines, chefs de nos industries de l'Est, je vous unis dans mon salut et dans ma gratitude comme vous êtes unis dans votre travail. Vous constituez par cette union le plus riche trésor d'énergie française, d'humanité et humaine.

Ce discours subjugue les auditeurs. La nécrologie est saluée d'une ovation unanime et prolongée.

La remise des décorations est ensuite faite. M. Tardieu donne l'accolade au premier lauréat. La sortie de la salle Poirel s'effectue au milieu d'une nouvelle manifestation enthousiaste.

Le cortège se reforme à 10 h. 15 pour se rendre au cimetière du Sud où M. Tardieu dépose une gerbe de fleurs devant le monument au morts.

Toujours aussi acclamé le Président du Conseil préside à l'inauguration de la nouvelle maternité de Meurthe-et-Moselle. M. Désiré Ferry fait à M. Tardieu les honneurs du pavillon. M. Lebrun président du Conseil général, remercie le Président de sa visite. M. Désiré Ferry prononce ensuite un discours, qu'il termine en lisant la citation des hospices civils de Nancy à l'ordre du jour de la Nation.

M. Désiré Ferry remet plusieurs médailles d'or et d'argent de l'Assistance, notamment la médaille d'or de l'Assistance publique au professeur Fruhlingsodz.

Après la visite des services de la maternité, le cortège se reforme à 11 h. 30 et arrive à midi un quart à l'Hôtel de Ville. Place Stanislas. Dans le cabinet du maire de Nancy, M. Tardieu remet solennellement la croix de la Légion d'honneur à la ville de Cerbeville en la personne de son maire. Il reçoit une délégation d'anciens combattants.

LE BANQUET

Les 500 invités de la mairie et du Conseil général s'installent dans les grands salons de l'Hôtel de Ville. On remarque MM. Petsche et Oberkirch, Marcel Hecaud et Serot, les Habilités de Nancy, le maréchal Lyautey, le général Mittelhauser.

Au dessert, le maire prononce une courte et chaleureuse allocution de bienvenue et M. Tardieu répond.

A la prière de M. Tardieu, le maréchal Lyautey prend la parole.

Le maréchal déclare que depuis 27 ans l'amitié avec M. Tardieu qu'il a pu apprécier avant et après la guerre, il est heureux de dire aujourd'hui : « Pour le plus grand bien de la France, nous sommes avec Tardieu ».

De longs applaudissements retentissent.

Le cortège se reforme et se rend à l'Hôtel national des Eaux et Forêts où M. Tardieu remet la croix de la Légion d'honneur à l'Ecole forestière. Au milieu des applaudissements il épingle l'insigne sur un coussin richement brodé.

Toujours aussi longuement applaudi par la population, M. Tardieu et les personnalités qui l'accompagnent se rendent à la gare et reprennent le train pour Paris où ils sont arrivés à 21 heures.

Les ouvriers cégétistes du textile de Lille et environs décident la grève générale pour ce matin

Une réunion a été organisée dimanche, à 10 h. 30, à la Bourse du Travail, à Lille. Un pointage rigoureux des cartes fut effectué et malgré leur insistance, les unitaires et non-syndiqués se virent refuser l'entrée de la salle.

M. Bauche, secrétaire du syndicat, exposa la situation actuelle de la grève et commenta la lettre du syndicat patronal.

Un ordre du jour de confiance a été voté, dans lequel les ouvriers déclarent qu'ils acceptent l'application de la loi des assurances sociales mais demandent une augmentation de salaires basée sur le coefficient du coût de la vie. A l'issue de la réunion, la grève générale du textile a été décidée, à l'unanimité, pour aujourd'hui.

MM. Loucheur et Daniel-Vincent à Anor

Dimanche, en présence d'une nombreuse affluence venue de tous les points du département se sont déroulées à Anor les fêtes organisées à l'occasion de l'inauguration de la rue Georges-Clémenceau et de l'apposition d'une plaque commémorative aux écoles Daniel-Vincent.

A midi, au cours de la réception par la municipalité de MM. Loucheur et Daniel-Vincent, à l'Hôtel-de-Ville, M. Gillot, maire d'Anor, adressa à MM. Loucheur et Daniel-Vincent ses souhaits de bienvenue.

M. Daniel-Vincent, puis M. Loucheur répondirent en assurant M. Gillot de toute leur gratitude. Des gerbes de fleurs furent alors remises au député et au sénateur du Nord, qui allèrent aussitôt les déposer au pied du monument aux Morts.

Un banquet d'une centaine de couverts fut ensuite servi à la Salle Brulé. A l'heure des toasts, M. Gillot prit le premier la parole et remercia les deux anciens ministres, il leur dit sa reconnaissance pour les services qu'ils rendent à la population du Nord et en particulier à la ville d'Anor et pour leur œuvre de pacification nationale et européenne.

M. Daniel Vincent exprima à son tour ses sentiments de gratitude à ses nombreux amis.

« C'est une bonne fortune, dit-il, de jouir à l'heure actuelle des noms comme celui de Clemenceau et d'un modeste instituteur de village. Quand nous nous reportons à 50 ans de notre vie, je me plais à dire que nous étions alors, premières fées de la fondation de l'école laïque qui a été construite comme une œuvre de justice, de liberté et de fraternité. Vous avez associé ma famille à l'hommage qui a été rendu à un bon instituteur. Soyez persuadés que son exemple sera suivi de manière à continuer l'œuvre entreprise. »

« Nous honorons aujourd'hui, déclare ensuite M. Loucheur, deux hommes placés aux extrémités de la hiérarchie, Clemenceau et Daniel Vincent. » Il évoque alors la mémoire du grand homme d'Etat dont il fut le collaborateur pendant deux ans, aux heures les plus difficiles de la guerre. Il termine en se déclarant heureux de représenter le Nord, le plus beau département de France, celui qui dans tous les domaines affirme la puissance de la race.

A 15 h. eut lieu l'inauguration de la rue Georges-Clemenceau et MM. Daniel Vincent et Loucheur prirent successivement la parole pour saluer la noble mémoire de celui qui fut l'organisateur de la victoire et féliciter la population d'Anor d'avoir donné à l'une des artères de la localité le nom d'un des plus grands enfants de la France.

Une émouvante cérémonie se déroula ensuite au groupe scolaire Daniel-Vincent, en présence de Mme Daniel-Vincent mère, à l'occasion de l'apposition d'une plaque commémorative, portant en lettres d'or le nom de l'ancien instituteur de la commune. M. Daniel-Vincent père, aux qualités duquel MM. Gillot, Cholerry, Hardy et Daniel-Vincent rendirent hommage.

La fête s'est terminée par des concerts et un bal.

LE CONCOURS COLOMBOPHILE D'ALGER

LES AMATEURS BELGES CONSTATENT QUATRE NOUVELLES RENTRÉES

Dans le fameux concours colombophile d'Alger, il semble que les amateurs belges soient les plus favorisés, si l'on considère le nombre plutôt restreint des amateurs qui ont engagé des pigeons et aussi la distance séparant le point du lâcher, des colombiers.

Samedi, trois nouveaux pigeons ont été constatés : le premier par M. Luberg, à Quaregnon ; le second, à 20 h. 56, par M. Péraun, à Quiévrain, et le troisième, à 23 h. 50, par M. Peeters, à Verviers.

Enfin hier, dimanche, M. Peerebom, d'Anderlecht, a eu le plaisir de voir revenir, à 11 h. 12, un pigeon qu'il avait engagé dans ce même concours.

La décadence de l'escrime

« Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un? » disait Nicole à M. Jourdain qui pour parfaire son éducation avait engagé un maître d'armes. M. Jourdain avait raison contre la servante Nicole qui était pourtant une personne de robuste bon sens: Nicole et son alliée Mme Jourdain en tenaient avant la lettre pour la théorie du sport, non pas utile, mais utilitaire; toutes deux applaudiraient aujourd'hui à la décadence de l'escrime puisque, à leur estime, ce sport — on peut même dire cet art — ne tendait qu'à fermer des bretteurs et des spadassins. C'est un fait que les salles d'armes sont aujourd'hui délaissées: M. Pierre d'Hugues nous l'affirme et nous fournit tant d'indices de cette déchéance que nous ne pouvons mettre en doute ses déclarations.

» L'épée et le cheval, écrit M. d'Hugues, tout jeune homme apprenait à les manier. Et, sans doute, tous les disciples de cette éducation ne devenaient pas des escrimeurs ni des cavaliers; et tous ne devenaient pas non plus des mathématiciens, pour avoir suivi des cours de géométrie pure, ni des hellénistes, pour avoir su lire l'alphabet grec. Il subsistait du moins, chez eux, quelques aptitudes physiques et une certaine attitude mentale ». La salle d'armes n'était pas un gymnase. Elle développait le sentiment de l'honneur et de la camaraderie. Les jurys n'existaient pas. A quoi eussent-ils servi? Il y avait mieux: on était entouré de connaisseurs; ce public restreint était un juge. On enseignait d'ailleurs à « avouer » et le tireur déloyal ne dupait que lui-même.

La gêne qui a atteint les élites les a détournées forcément de tout ce qui n'offre pas une utilité immédiate et matérielle, qu'il s'agisse des ouvrages de l'esprit ou de l'élégance des attitudes. On ne cherche maintenant que le résultat tangible, la « marque » favorable: gagner la partie c'est trop souvent à quoi tendent uniquement les efforts des joueurs dans les compétitions sportives. Or l'escrime, moins que tout autre sport, s'accommode de cet utilitarisme. « Les armes comportent une morale, poursuit M. d'Hugues; elles sont un enseignement de tenue et de loyauté, autant et plus qu'une école du muscle. Elles offrent un impondérable; et c'est prouver qu'on ne les a jamais comprises que de chercher à y trouver des résultats aussi précis qu'au jeu de tonneau ou au jet de boules ». Réserve faite de cette attaque injustifiée contre le jeu de boules qui est lui aussi une école de camaraderie, un bon jeu de l'ancien temps, on ne peut que souscrire à cette appréciation très juste. Il ne s'agit pas d'additionner les « touches »: à ce compte Nicole qui portait quelques vigoureuses bottes à M. Jourdain et qui le « poussait en quarte avant que de le pousser en prime » remporterait la palme. M. Jourdain, lui, voyait bien qu'il y a touche et touche quand on ne vise pas qu'à gagner la partie. Une touche n'est pas, à tout hasard, l'égale d'une autre; il en est d'esthétiques; il en est d'autres qui suffisent à coucher raide un adversaire ne relevant cependant pas de l'escrime. Il est à peine forcé ce jugement que porte encore M. d'Hugues: « L'esprit d'aventure guide l'amateur d'épée; il est cet instinct de ce bourgeois qui, de nos jours, s'agite sur le linoléum de la salle; il contribue à apprendre le mépris de l'utilitarisme étroit. Les armes enseignent la bataille sans bassesse, l'action sans but réel, jusqu'à un certain point, elles viennent compléter la notion du devoir; si elles sont en décadence dans ce pays c'est que la décadence des « élites » s'est manifestée dans tous les ordres ». Nous enregistrons donc dans ce domaine une nouvelle « trahison des clercs? ».

La France d'hier était au premier rang dans la pratique de l'escrime; l'an 1900 marque un point culminant dans l'histoire de cette escrime. Aux jeux olympiques d'Amsterdam, pour la première fois l'escrime française a eu le dessous; les Italiens ont dominé. Nos maîtres d'autrefois, nos vainqueurs d'aujourd'hui, rêvent sur de nouvelles bases. L'école magistrale de Rome et conférent à leurs maîtres l'état d'officier. Les Hongrois, si réduits que soit maintenant leur population, conservent leur supériorité au sabre. Les Suédois ont créé, à leur célèbre Institut de gymnastique, une division d'escrime. L'Etat pourrait et pourrait contribuer à sauver cette parcelle du prestige français; or, ici encore, il a donné le mauvais exemple. L'enseignement de l'escrime a failli être supprimé de l'armée; et, si le projet a été retiré sous la pression des grouillements d'escrimeurs, cet enseignement est pourtant très défavorisé. Le motif donné est qu'il « ne correspond plus aux nécessités du combat moderne ». Ce mauvais argument contient l'explication de bien des erreurs et renforce la théorie de la servante Nicole. Jamais l'escrime n'a « correspondu aux nécessités du combat »; c'est le souci de l'attitude qui caractérise ce sport: « Sans l'allure, les armes ne sont rien » dit M. d'Hugues. Et qui, à la guerre, se préoccupe de la grâce du geste, de l'élégance et de la correction des mouvements? Ce n'est rien, en vérité, que de savoir toucher; il faut savoir toucher en beauté. Parce qu'on ne l'a pas compris, l'escrime, sport français, est en train de mourir!!

Vers la nationalisation des mines en Angleterre?

Durham, 27 juillet. — Parlant à une réunion de mineurs, M. Graham, ministre du Commerce, a déclaré que le gouvernement espère pouvoir, au cours de la prochaine session, faire adopter une législation pour la nationalisation des droits de propriété immobilière d'intérêts miniers.

Dernière Heure

Un accident est survenu au banquet de la Fédération radicale-socialiste du Rhône

Lyon, 27 juillet.— La Fédération radicale-socialiste du Rhône a tenu aujourd'hui son Congrès annuel à Villefranche-sur-Saône. Au cours du banquet présidé par M. Herriot, les convives incommodés par le soleil, ont demandé au début du repas qu'on étende un velum sur la toiture de verre de la salle. Sous le poids de l'employé qui procédait à cette opération plusieurs carreaux de verre épais se sont détachés et leurs débris sont tombés sur la table d'honneur, devant M. Herriot et ses collègues. Le maire de Lyon ne fut pas atteint, mais M. Charles Lambert, député du Rhône, a reçu plusieurs éclats sur la tête et a été assez sérieusement blessé et commotionné pour être obligé de s'aliter. M. Bruyas, député, a été également atteint à la nuque et à une main, mais sans gravité.

LES ELECTIONS MUNICIPALES DE SAINT-ETIENNE

Saint-Etienne, 27 juillet. — A minuit, pour les résultats connus à ce moment, on peut prévoir que la liste Durafour, radical-socialiste, député de la Loire, ancien ministre du Travail, arrive avec environ trois mille voix de majorité sur la liste Jean Neyret, candidat d'Union républicaine. La liste Le Griel, communiste, obtient un millier de voix.

Dernières Nouvelles Sportives

LE MATCH BELGIQUE-FRANCE

Ostende, 27 juillet. — Le match Belgique-France a eu lieu aujourd'hui, à Ostende. Voici les résultats:

100 mètres dos. — 1. Gérard Blitz (Belgique) en 1' 19" 2/5; 2. Noual (France), 1' 20" 1/5; 3. Gérard Blitz, junior (Belgique), 1' 22" 1/5. 4. Parent (France), 1' 35" 1/5. — Classement international: Belgique, 7 points; France, 4 pts.

100 mètres nage libre. — 1. Taris (France) 1' 3" 1/5; 2. Guillini (Belgique), 1' 6" 2/5; 3. Lesur (France), 1' 8" 3/5; 3. Aerts (Belgique), 1' 10" 1/5. — Classement international Belgique, 11 points; France, 11 points.

200 mètres brasse. — 1. Van Parys (Belgique), 2' 39" 2/5; 2. Decombe (Belgique), 3' 3" 4/5; 3. Cartonnet (France), 3' 4" 2/5; 4. Scheffer (France), 3' 5" 4/5. — Classement international: Belgique, 10 points; France, 14 points.

Quatre fois 200 mètres relais. — 1. France, 10' 32" 3/5; 2. Belgique.

Water-polo. — La Belgique bat la France par 4 buts à 1.

POIDS & HALTÈRES

UN FRANÇAIS BAT UN RECORD DU MONDE

Le poids plume tourangeau Rière a battu le record mondial de l'arraché à gauche après avoir réussi 79 kil. 500. Le précédent record était détenu par l'Allemand Schwenger, avec 79 kil.

CYCLISME

FICHOT GAGNE LE CIRCUIT DE L'ALLIER

Vichy, 27 juillet. — Aujourd'hui a été disputé le Circuit de l'Allier, qui a été gagné par Fichot (Dijon) devant Bressy (France), Godinat (Roanne) et Gabard (Paris).

HIPPISME

LE CHEVAL FRANÇAIS « DARK-WAY » GAGNE LE GRAND PRIX DE BERLIN

Berlin, 27 juillet. — Le grand Prix de Berlin (Steeple-Chase, de 20.000 marks, qui a été couru aujourd'hui à Karlsort, a été gagné par le cheval français « Dark-Way ». Il était monté par le jockey allemand W...

DEUX COMMUNISTES RUSSES S'ENFUIRENT A L'ÉTRANGER AVEC CINQUANTE MILLIONS

Shanghaï, 27 juillet. — Deux commissaires communistes Anisimoff et Fedorov, directeur et comptable de mines d'or soviétiques, ayant volé des millions de dollars, soit cinquante millions de francs, s'étaient réfugiés à Shanghaï.

Le 5 juillet, apprenant que des contrôleurs concurrents arrivaient à Vladivostok, le directeur et le comptable s'enfuirent à Harbin, déguisés en femmes, et expédièrent par voie sûre un navire pour se rendre à destination de Shanghaï.

Trois agents de la Tchéka les poursuivirent et provoquèrent l'arrestation de maints suspects, sans mettre la main sur les coupables.

Ils les retrouvèrent cependant, puis perdirent leurs traces jusqu'à Shanghaï où ils s'efforcent maintenant d'obtenir l'assistance des polices étrangères. Mais la précieuse cargaison a disparu.

Le centenaire du romantisme à Boulogne-sur-Mer

A l'occasion du centenaire du romantisme et des Trois Glorieuses, la ville de Boulogne-sur-Mer avait organisé un grand cortège historique, qui s'est déroulé dimanche après-midi, dans les rues principales de la ville, au milieu d'une grande affluence. Les groupes et chars étaient tous plus beaux les uns que les autres. Derrière les sapeurs, avec bonnets à poils, venaient, représentant le corps expéditionnaire d'Algérie, des hussards, des gardes nationaux, des groupes d'Arabes, des diligences, des carosses, des cariolles datant d'un siècle, des bourgeois, une noce et un baptême, la Malibran et quelques artistes de son époque. Toutes les personnes figurant dans le cortège portaient des costumes de l'époque 1830.

Le soir, un feu d'artifice a clôturé la journée.

— De Rio de Janeiro : M. Joao Pessoa, président de l'Etat de Parahyba, se trouvait dans un café lorsqu'un individu entra dans l'établissement et le tua à bout portant. L'assassin est un nommé Joao Dantes, maire de Texeira et ennemi politique de la victime.

— M. Herbette, ambassadeur de France, retourne à Moscou.

FEUILLETON du « JOURNAL de ROUBAIX » du 28 Juillet 1930 N° 61.

GILDA

par LOUIS D'ARVERS

On ne leur a rien dit, ils ont deviné seulement — parce qu'ils ont vu transporter les boîtes de poudre — que le pont sauterait cette nuit, et probablement avec le pont, son altesse Mgr d'Orange et de Nassau.

Et peu leur importe après tout ! Mais ils sont trahis...

— C'est seulement hier soir, dit Lucas, qu'on a su qu'un étranger était venu à franc étrier de Rotterdam à Delft, qu'il avait bu et causé avec les soldats du Prince et...

— Un étranger ?

Jean s'est retourné vers son prisonnier, en répétant ce mot, et le regard moqueur et triomphant de celui-ci lui a répondu.

Etouffant un juron, il revient au gibet avec un frémissement de rage; il en sait assez ! Mais ses doigts tremblants n'avancent pas à la besogne et sa fureur l'aveugle.

— ...Cet étranger, continue Lucas, était venu annoncer un complot contre la vie du Prince... sur la route d'Amsterdam... et, le soir même, le prince savait tout.

— Et alors ? demande nerveusement l'un des hommes.

— Alors, achève le malheureux près de s'évanouir de nouveau, des espions ont été aussitôt lancés dans toutes les directions, et vers minuit, j'ai entendu de mes propres oreilles le Prince dire au capitaine de sa garde : « Nous ne partirons pas demain ».

Et quelques minutes plus tard, j'ai surpris la conversation de deux officiers, parlant d'un moulin... de Ryswick... et je suis venu, aussi vite que j'ai pu, à travers le brouillard... car les soldats du prince peuvent être là, d'un instant à l'autre !

Avant même que Lucas eût achevé son récit, la débandade avait commencé; les hommes, se bousculant, criaient le sinistre « sauve qui peut », annoncé par Diogène à ses amis.

Tout d'abord, ils s'étaient tous rués vers le hangar où s'entassaient les armes, mais la plupart d'entre eux les rejetaient après les avoir prises : elles leur seraient inutiles maintenant et, pour leur fuite plutôt nuisibles !

Seuls, les pistolets peuvent être utiles en cas de poursuites. Où sont les pistolets ?

Ils sont là, mais il n'y en a pas assez pour tous !

Alors, rendus féroces par la peur, ces hommes commencent à se battre entre eux. C'est la confusion !

Jean et Pierre-le-Rouge sont restés seuls auprès du prisonnier. Un sens inné du devoir, une décence morale de soldats, les a gardés de perdre leur sang-froid.

Jusqu'à ce qu'ils soient relevés de leur garde, ils resteront là...

Les yeux de Diogène cherchent à percer l'ombre; ils brillent d'une étonnante lueur, tandis que son oreille, aux aguets, se tend vers la hutte du moulin...

Que se passe-t-il là-bas ? Pythagore et Socrate ont-ils pu réussir leur mission ?

Sans s'éloigner de lui, Jean interpelle de loin les querelleurs; il est confus et honteux de cette bagarre...

Mais les hommes ne connaissent plus de chefs... ils sont trahis ! Et ils savent que le stathouder est sans pitié pour les traîtres et leurs complices. « Sauve qui peut ! »

Tous ont encore présent à l'esprit les massacres de janvier, en punition du premier complot avorté.

Ah ! non ! non ! ils ne veulent pas affronter un tel destin, ils sont trahis, « sauve qui peut ! »

Maintenant ils s'enfuient, oubliant déjà leur lutte pour les pistolets, les premiers crient aux autres de les suivre, parce qu'ils connaissent mieux les chemins de traverse, plus sûrs que les grandes routes.

En moins de cinq minutes le silence est complet.

Sous le hangar où Diogène était attaché, quelques instants plus tôt, des débris d'armes, des morceaux de lanières de cuir, des lanternes brisées et, de loin en loin une mare de sang, jonchent le sol; la peur a triomphé de la faiblesse des hommes...

Jean et Pierre, seuls, continuent leur garde, près de Diogène. Soutemberg n'a-t-il pas recommandé : surtout et avant tout de ne pas le pendre avant qu'il soit là !

Si encore ils avaient quelqu'un pour le faire prévenir... mais tous ces misérables gueux se sont enfuis... Et là-bas... au loin, dans la brume... les soldats du Prince peuvent paraître d'un moment à l'autre.

Heureusement, des chefs arrivent. Jean et son lieutenant entendent enfin leurs pas.

Et c'est ce moment, pourtant tragique pour lui, que choisit le prisonnier pour pousser un cri de triomphe, qui se déroule en ricanade joyeuse dans le brouillard du matin.

Et qu'est cela ?

Jean a entendu le cri du renard... Un renard, sur cette solitude glacée? Il regarde...

Pierre reste impassible. Pierre ne sait rien des habitudes des renards, et du reste, son attention est concentrée, tout entière, sur la route où l'ennemi va venir...

Mais la défiance de Jean est éveillée, et il scrute le visage du prisonnier.

Celui-ci n'a pas fait un mouvement. Il a redressé un peu plus la tête et un sourire, vraiment oui, un sourire, illumine son visage.

Jean se souvient que la nuit dernière il a déclaré être surnommé le Rieur Cavalier; mais rire en un tel moment! les mains liées, et au pied de la potence!

Jean s'émerveille malgré lui, mais Soutemberg est